



ISSN 2258-4307

ISSN en ligne 2260-4278

Le spectre culturel et métaphorique dans
Le vieux nègre et la médaille
de Ferdinand Oyono : étude de quelques implicites sur un génocide culturel africain

Julia Ndibnu-Messina Ethé
ENS, Université de Yaoundé I
ju_messina@yahoo.fr

Reçu le 20-06-2016 / Évalué le 04-08-2016 / Accepté le 20-10- 2016

Résumé

Cet article met en relief les turpitudes d'un élu dénommé Meka, afin d'identifier l'impact du colonialisme non seulement sur les comportements des Africains avant et après les indépendances mais également les agissements des occidentaux. L'usage abondant des métaphores et de l'ironie fait ressortir les implicites sur la situation burlesque du personnage principal qui devient progressivement conscient de son exploitation. Au final, Meka, quasiment phagocyté culturellement, participant inconscient de l'éradication de l'identité culturelle camerounaise et serviteur soumis, met en avant son occidentalisation, symbole de la destruction idéologique croissante des valeurs culturelles traditionnelles chez les Camerounais.

Mots-clés : culture, métaphore, génocide culturel, contemporain, colonialisme

The cultural and metaphorical spectrum in «*le vieux nègre et la médaille*» of Ferdinand Oyono: study of some implicits in the African cultural genocide

Abstract

This article highlights the depravity of an elected named Meka, to identify the impact of colonialism not only on the behavior of Africans before and after independence but also those of Whites. The abundant use of metaphors and irony highlight the ludicrous position of the main character who gradually becomes aware of his exploitation. In the end, Meka, absorbed culturally, non-conscious participant of the eradication of the cultural identity of the African society, servant and subject of the Occidentals, highlights its Westernization, symbol of the increasing acculturation and progressive ideological destruction of traditional cultural values of Cameroonians.

Keywords: culture, metaphor, cultural genocide, contemporary, colonialism

Introduction

Ferdinand Oyono, expose dans un humour décapant et une satire virulente, les effets du colonialisme sur les Africains pendant le colonialisme. Les événements dépeints sont juxtaposables après les indépendances. Tambadou (1983) synthétise

les structures temporelle, spatiale et raciale de ses œuvres pour exhumer la figuration dichotomique comme une finalité. Pris singulièrement, « le vieux nègre et la médaille » déploie une panoplie d'éléments culturels symbolisant le Cameroun. À ce titre, la rhétorique se mêle aux traditions, usages et religions pour exposer la tragédie culturelle et politique africaine survenue dans les périodes du colonialisme et du post-colonialisme. Publié en 1956, il révèle l'affligeant spectacle d'une élite vaincue par la colonisation. Comment l'auteur se sert-il des figures de style et des comportements culturels des sociétés noire et blanche pour stigmatiser les comportements des élites africaines et des colons ? À travers une analyse ethnostylistique (Mendo Ze, 2009), nous envisageons de recenser quelques actes locutoires et illocutoires empreints par les implicites, l'hyperbole, les non-dits, la métaphore, etc. Les éléments culturels sont analysés au prisme des réalités socioculturelles actuelles afin d'en faire ressortir les processus de dilatation. Ces axiomes symbolisent le déclin de l'identité camerounaise pour les uns et sa disparition pour d'autres au profit d'une immersion dans la culture occidentale et de l'acculturation génocidaire du patrimoine culturel africain dans l'effervescence du néo-colonialisme.

1. Retour sur la vie, les œuvres et l'écriture d'Oyono : scènes des instances énonciatives de l'holocauste culturel

Les adeptes des œuvres d'Oyono font état de l'aspect classique d'une revue rétrospective sur sa vie et son œuvre. Toutefois, ils focalisent leur attention sur des aspects non factuels et récents qui connectent ses œuvres aux actes quotidiens et contemporains en Afrique. En matière d'actes quotidiens, la perte d'identité par les Africains qui préfèrent se reconnaître dans une autre culture pour des motifs divers est récurrente et très peu mise en évidence dans les analyses des œuvres d'Oyono.

En débutant par le « vieux nègre et la médaille » publié en 1956, les lecteurs s'accordent à préciser qu'il est un prolongement d' »Une vie de boy » inspirée par les phases mémorables de sa vie. Le narrateur de l'œuvre était né à Ngoulemakong près d'Ebolowa au Cameroun en 1929. Oyono avait servi comme homme à tout faire (un « boy ») chez les missionnaires afin d'assister sa mère qui ne possédait pas de moyens financiers suffisants pour subvenir à leurs besoins. Grâce à son métier, Oyono avait pu obtenir le certificat d'études primaires et le baccalauréat au Lycée d'Ebolowa. Oyono avait parachevé ses études au lycée de Provins avant de poursuivre ses études universitaires à Paris, à la Faculté de Droit de la Sorbonne. Il avait complété sa scolarité à l'École d'administration, section diplomatique. L'exégèse de ce parcours allègue d'une exclusion graduelle de l'auteur hors de sa communauté afin de se construire une identité que certains baptisent « universelle » mais que d'autres dénoncent comme asservissantes car ils rejettent *in extenso*,

celle première africaine. Toutefois, « un retour aux sources » se produit par une intégration comme « haut fonctionnaire » de la République grâce aux diplômes obtenus en France, en français et dans des institutions françaises. Aucun aspect culturel africain n'a participé explicitement à sa diplomation et encore moins les langues camerounaises.

Plus tard, en 1959, ce service en langue française permet à Oyono d'être nommé au poste d'Ambassadeur avant d'accéder à des postes plus prestigieux comme celui qui a précédé sa mort en 2010 : celui de ministre de la culture. Ce sont les premières étapes de sa vie qui posent les assises de son écriture dans laquelle il identifie les dichotomies colons/colonisés, Blancs/Noirs, immigrants/immigrés, occidentalisation/conservation, génocide/hybride culturel etc., auxquelles s'associent les thématiques comme la religion, l'alcoolisme, la vieillesse, l'aliénation, etc. En outre, les romans d'Oyono semblent se focaliser sur l'usage prioritaire de la langue française car le rapport aux langues camerounaises ne s'y reflète principalement que par les noms de famille des acteurs et un vêtement traditionnel.

1.1. Sa trilogie : analyse d'un dialogisme sur l'assujettissement culturel

Les francophiles s'arrangent sans présomption pour préserver une appartenance à la francophonie et à ses représentations. Le roman africain d'expression française, bien qu'il remonte au début du XIXe siècle, exprime déjà les particularités d'un métissage culturel, évoquant le sort des Noirs. Toutefois, ce type de roman revient très peu ou *prou* sur la détérioration des cultures et surtout sur la mort progressive de centaines de langues africaines entraînant avec elle la perte identitaire et culturelle. Dans la foulée, le mouvement de la Négritude oriente davantage les intellectuels africains comme Dadié, Mongo Beti, Henri Lopès, Ouologuem, Ferdinand Oyono etc., vers la défense des Noirs en tant qu'êtres humains et non des indigènes en perpétuelle quête d'une civilisation occidentale se refusant à reconnaître que la mort des langues africaines et des cultures qu'elles véhiculent et de ses locuteurs contribuent à un génocide culturel implicite. Dans la perspective de la lutte pour une reconnaissance des Noirs, Ferdinand Oyono publie sa trilogie extraite de son cheminement comme nègre soumis, ayant amplement délaissé sa culture pour se conformer aux valeurs occidentales et étant immigré en France pour s'assurer un avenir prometteur.

Symboliquement, nous revenons sur le contexte d'énonciation indépendantiste qui a marqué la rupture entre la minorité camerounaise développant un bilinguisme identitaire équilibré et la majorité acceptant de se « dépouiller » de sa culture, de sa langue et parfois même de son identité au profit d'un espace économique plus nanti comme le retrace les romans d'Oyono.

- « Une vie de boy » dans lequel il critique et démythifie le Blanc dont les mœurs et comportements sont exhibés par le narrateur-enfant : Joseph, le boy du Commandant blanc, naïf enfant africain. Le commandant blanc, symbole de la première colonisation qui s'est opérée par le christianisme et les missionnaires. Les comportements exposés sont similaires dans les autres romans et l'impact sur le Noir, aussi négatif et parfois humiliant. Toutefois, faut-il le signaler à suffisance, derrière cette naïveté, le noir finit par rejeter ses racines pour se conformer à la volonté occidentale.
- Le « *vieux nègre et la médaille* », le héros Meka, autant crédule que Joseph, est également victime de l'escobarderie du représentant de l'oppression coloniale. Diffusé au cours de la lutte pour les indépendances, le « *vieux nègre et la médaille* » étale les pratiques autoritaires de la colonisation, « *la négation de l'humanité des colonisés à qui on ne pardonne pas de quitter leur place en découvrant l'envers du décor des maîtres Blancs* » (wikipedia), les frustrations sexuelles, la religion, etc. Comme il le sera révélé subséquemment, cette œuvre, continûment d'actualité, dévoile la fierté du Noir à se dépouiller de sa culture, de ses principes et de son biotope naturel pour conquérir une légitimation par le « Colon », le « maître » et le « père », et dans ce roman, la mère France.
- Le dernier roman, « *Chemin d'Europe* », publié en 1960, relate « *l'exploration plus ou moins chaotique du monde des Blancs dans une bourgade africaine par un jeune homme qui veut se couper de ses racines et rêve d'Europe malgré les mises en garde de son père* ». Nous assistons à un parallélisme entre Oyono, immigré volontaire, et le héros dans son roman « *Chemin d'Europe* ». Ce dernier poursuit un avenir meilleur en sectionnant ses racines, sa culture première pour appartenir à un meilleur univers.

Le rejet conscient ou non de la culture, des langues africaines et de certains usages par les Noirs est peint dans les œuvres d'Oyono. Il n'est pas insolite que l'écriture *oyonienne* soit profondément ancrée dans le vécu de Ferdinand Oyono qui décrit avant les indépendances, le quotidien et le futur des colonisés destinés à subir les frustrations et les rêves nourris sur l'Outre Atlantique. Ces visions guident inexorablement certains Africains vers le reniement de leur culture car, faut-il encore l'indiquer, près de 65% des jeunes camerounais âgés de 3 à 25 ans entre 2001 et 2010 ne savent plus communiquer dans leurs langues maternelles ; la moitié au moins ignore le dénomination de sa langue maternelle (Bitjaa Kody : 2001, Ndibnu-Messina : 2010). De surcroît, ces jeunes admettent ouvertement une appartenance à une identité occidentale bien que vivant au Cameroun depuis leur prime enfance.

1.2. Résumé de l'œuvre : analyse actantielle du corpus

1.2.1. Le titre

À partir du titre, l'écriture *oyonienne* marque l'esprit par une ironie et une autodérision à travers les termes « nègres », « vieux » et « médaille ». Le Syntagme nominal « Le vieux nègre » suscite une appétence chez le lecteur de par la spécification qui réside sur l'usage d'un article défini « le », l'adjectif « vieux » et le nom « nègre ». « Nègre » est un substantif à connotation péjorative et raciste qui remémore au lecteur l'époque de l'esclavage, les sacrifices du Noir et surtout la résignation à voir basculer les valeurs ancestrales. Pour marquer cette abnégation, l'auteur informe dès le titre les velléités racistes administrées aux Noirs par les Blancs. L'adjectif « vieux » accolé à « nègre » accroît la péjoration, accentue le fait que ce héros légendaire a échappé et survécu à l'esclavage, rappelle qu'il existe une autre génération dite jeune, insinue que ce vieux a vécu un antécédent dans lequel il a peut-être eu des enfants, s'est marié, a travaillé, a acquis des biens, a été un héritier et se propose (ou s'est proposé) de léguer un héritage à la jeune génération. Son ardeur à la tâche pour servir avec loyauté et témérité ses maîtres de l'occident lui valent de mériter une récompense sous forme de médaille offerte par ces derniers. La dichotomie « Le vieux nègre » et « la médaille » offre au lecteur la latitude de s'imaginer le combat d'un homme noir qui passe par des flétrissures voire l'abandon des rites traditionnels, de sa langue maternelle, des valeurs et principes ancestraux pour mériter une médaille du Colon. Sans vouloir conclure cet article à l'introduction, c'est le lieu de se demander si ce titre évoque le futur des hommes noirs indépendants.

1.2.2. L'œuvre

Meka est un vieux paysan qui existe en tant que chrétien pratiquant et colonisé exemplaire. Le roman débute par une visite de Meka chez le commandant de cercle de Doum. Meka pense que le commandant a l'intention de le tuer. En fait, le commandant annonce à Meka qu'il est sélectionné pour recevoir une médaille en reconnaissance de son dévouement pour la France. En rappel, les deux fils de Meka sont morts pour les Français durant la Deuxième Guerre mondiale. En plus, la mission catholique jouit des terres cédées par Meka.

Meka mérite sa médaille à décerner le jour de la fête nationale française, le 14 juillet de cette année-là. Celle-ci lui est attribuée sans aucune accolade. En cette occasion, la femme de Meka se remémore ses deux fils décédés et se recueille en larmes pour lui (Meka). Ce qui n'empêche pas Meka de commémorer l'événement

car la boisson est offerte aux invités par les Administrateurs. Après le vin d'honneur, tous les noirs sont ivres du fait de la quantité d'alcool ingurgité. M. Varini appelé aussi Gosier-d'Oiseau, fait évacuer la salle du Foyer Européen. Dans la panique, on oublie et appréhende Meka complètement ivre qui s'est assoupi à l'intérieur. L'orage éclate en ravageant la salle d'où sort Meka titubant. Il perd sa médaille en allant chez Mami Titi. Il est arrêté dans la nuit, brutalisé et maltraité par des policiers trop zélés avant d'être conduit dans une prison où il est une nouvelle fois meurtri par Gosier-d'Oiseau de qui il attendait une certaine gratitude.

Meka retourne chez lui et plonge toute la famille dans la stupeur, causant pleurs et lamentations. Il se rend compte qu'il est un esclave des blancs, mais il n'essaie pas de combattre ce sort parce qu'il dit en bâillant : « *Je ne suis plus qu'un vieil homme...* ». L'œuvre met à nu, à travers une écriture fluide, un discours empreint d'un humour divertissant, la condition d'un indigène qui a été admiré par ses congénères comme ayant atteint les sommets auprès de l'homme Blanc. Mais au fil de l'histoire, il vit des turpitudes et finit par être conscient de sa condition, de la condition du Camerounais sous un joug connu ou méconnu, de l'Africain et pourquoi pas de ce continent qui a hébergé le premier être humain.

1.3. Les formes énonciatives dans l'œuvre : vers l'éveil des consciences

Les principales formes énonciatives relevées dans *le vieux nègre et la médaille* reposent essentiellement sur l'humour, l'ironie, la métaphore et l'hyperbole. Les deux dernières figures de style sont amplement décrites plus loin dans l'article. L'humour et l'ironie révèlent l'autodérision, l'hypocrisie, la mascarade et la duperie faisant partie intégrante du dénouement de l'histoire de Meka. Les personnages qui interviennent dans l'œuvre font preuve d'humour à l'exemple de la description de l'action de Meka lorsqu'il célèbre la réception de sa médaille : « la petite coupe de champagne [...], il l'avait vidé d'un trait [...]. Quand le Haut-Commissaire donna le signal en portant la coupe à ses lèvres, il s'aperçut que Meka l'avait grillé de vitesse » (113) ou encore en ce qui concerne l'hostie : « Malgré la distance qui le séparait de la Table du Bon Dieu, Meka y arrivait toujours le premier pour la communion et même avant le prêtre. » (16). L'humour se manifeste au niveau de la rapidité d'ingurgitation de la boisson par Meka qui déconcerte négativement le Haut-Commissaire. Ce dernier découvre que Meka, même s'il a rejeté les manières traditionnelles camerounaises, n'a pas encore totalement assimilé les nouvelles. Le début de l'assimilation culturelle est visible par le comportement du haut-commissaire et l'envie de Meka d'être le premier à recevoir l'hostie et toutes les bénédictions du prêtre. Le retour aux traditions est décrié plus tard à travers l'ivresse de

Meka qui finit par perdre sa médaille. Il est en voie de rétraction et mérite donc la perte de sa médaille.

L'ironie est constante et met à nu les actions du Colon à l'exemple de cet interprète noir qui traduit le long discours du haut-commissaire : « le grand chef blanc dit qu'il est très content de se trouver parmi vous, qu'il dit merci pour le bon accueil que vous lui avez fait. Puis il a parlé de la guerre que vous avez faite ensemble contre les autres Blancs de chez lui... et il a terminé en disant que nous sommes plus que ses amis, nous sommes ses frères, quelque chose comme ça... ». L'interprète ne manque pas de souligner qu'il brosse de manière synthétique les affirmations du haut-commissaire car les dirigeants et les dominés peuvent ne pas être des frères. En souvenance, l'ironie étant le fait d'exprimer oralement le contraire de sa pensée, l'interprète insiste sur le fait que le « grand chef blanc » affirme que les Noirs et les Blancs de cette époque sont des frères : ce qui ne saurait être véridique car la relation entre ces deux groupes est et a souvent été, celle du maître et de serviteur (esclave ?). Sans faire sourire, il est souligné les ambiguïtés contenues dans les propos des occidentaux. L'instant marquant qui recense la subordination à une autre culture, la prépondérance du Colon, l'inégalité entre Noir et Blanc, l'orgueil de servir « un maître » et d'avoir souscrit à la culture de l'occident se retrouve dans l'extrait ci-dessous qui mêle l'humour et l'ironie.

« Ce fut le tour de Meka. Le grand Chef des Blancs se mit à vociférer devant lui. Selon qu'il ouvrait ou fermait les lèvres, sa mâchoire inférieure s'abaissait et se relevait, gonflant et dégonflant le dessous de son menton. Il prit une autre médaille dans le coffret et s'avança vers Meka en parlant. Meka eut le temps de constater qu'elle ne ressemblait pas à celle du Grec. Le Chef des Blancs lui arrivait à l'épaule. Meka baissa les yeux sur lui au moment où il lui épinglait la médaille sur la poitrine. [...] Meka regarda de biais sa poitrine. La médaille était bien là, épinglée sur sa veste kaki. Il sourit, leva la tête et s'aperçut qu'il chantait en sourdine tandis que tout son visage battait la mesure. Son torse ondula malgré lui pendant que ses genoux fléchissaient et se détendaient comme un ressort. Il ne souffrait plus et n'entendit même pas ses os craquer. La chaleur, son besoin, la douleur qu'il avait aux pieds, tout avait disparu comme par enchantement. Il regarda encore la médaille. Il sentit que son cou grandissait. Oui, sa tête montait, montait comme la tour de Babel à l'assaut du ciel. Son front touchait les nuages » (102).

Les principales formes énonciatives de l'œuvre qui semblent en faveur de l'ostracisme croissant des cultures camerounaises et de l'asservissement de certaines élites ont été mentionnées ci-dessus. Les abondantes descriptions et formes discursives humoristiques et ironiques sont en résonance avec les thématiques dichotomiques

du pouvoir, de l'assimilation, du rejet des valeurs ancestrales et même des langues africaines. À titre d'illustration, la prière en latin psalmodiée par le couple Meka. La mort des cultures n'est pas une gageure quand il s'agit d'examiner les formes discursives et les actes langagiers relatifs aux comportements, aux panégyriques adressés aux Noirs par les Blancs et surtout à l'éconduite des langues africaines dans les activités quotidiennes décrites par Oyono.

2. Les actes du langage dans le « vieux nègre et la médaille »

Les actes locutoires, illocutoires et perlocutoires présents dans les récits des romanciers font souvent références à des formes de violences à dénoncer publiquement à coups de figures styles ou encore de métaphore. C'est dans cette optique que Flannigan, dans « The Eye of the Witch : Non-Verbal communication exercise of Power in Une vie de Boy » (1982) scrute les conflits implicites et violents entre les colons (Blancs) et les colonisés (Noirs) afin de divulguer les prises de conscience et les tentatives de renversement exprimés par les dominés, les violentés. « Une vie de boy » et « le vieux nègre et la médaille » explorent des situations coloniales (susceptibles d'être projetées actuellement) de manière tacite et dénoncent l'extinction préméditée des valeurs culturelles autochtones africaines. Oyono sonde les événements, les expose sans pour autant les mentionner explicitement.

2.1. Les actes non-verbaux

Les implicites sélectionnés sont marqués par les métaphores et des figures de style dont l'hyperbole qui péjore la description. Ci-dessous, une liste d'exemples :

1. « Le spectacle se termina quand, les femmes, exténuées, s'allongèrent à côté du feu, couchées comme un troupeau d'alligators au bord d'une rivière »;
2. « Kerala jappa et se retourna contre le mur
3. « L'interprète, immobile au milieu de la salle, buvait les paroles du Haut-Commissaire »
4. « Cela allait avec ses vêtements dégoûtants. On l'aurait confondu avec ces mendiants déguenillés que le Père Vendermayer chassait aux environs de son église ».
5. « Il implora l'homme de l'excuser en agitant les mains, puis accéléra son pas de canard »
6. « Il parlait comme ces lépreux dont la voix éteinte ressemble au bruit de l'air qui s'engouffre dans un orifice béant »

Au niveau du premier exemple, la comparaison s'exécute entre les femmes et les alligators au repos. L'implicite véhiculée dans cette phrase est dévalorisante car les alligators sont des reptiles prédateurs qui ne se sommeillent qu'après avoir dégusté leurs proies. Les femmes, après s'être repues du spectacle (comparé à « proie »), somnolent. De même, le deuxième exemple confronte Kerala à un chien à travers l'usage du verbe d'action « japper » conjugué au passé simple. Seuls les animaux jappent. Il existe une déshumanisation du personnage. Au troisième exemple, Meka est comparé à un mendiant sale et dégoûtant parce qu'il est vêtu de ses habituels atours de paysans. De même que les précédents exemples, l'hyperbole permet de péjorer les descriptions abondantes qui se trouvent dans le roman. L'indigène est ainsi comparé aux éléments de la nature (voix comme un orifice béant), aux animaux (« son pas de canard »), aux végétaux (« ses doigts pénétrer [...] comme la pulpe d'un avocat tendre »), aux animaux (« Kerala jappa », « alligators »), au feu et à l'eau (« les femmes, exténuées, s'allongèrent à côté du feu comme un troupeau d'alligators au bord d'une rivière»), etc. Ces comparaisons réductrices et dépréciatrices des valeurs et usages culturels camerounais sont révélatrices de la perte par Oyono, du respect des fondamentaux ethnoculturels camerounais. Non seulement Oyono décrie les comportements des villageois, mais il ne pardonne non plus la duperie des représentants de l'Occident. L'art vestimentaire usuel et les comportements quotidiens sont dépeints et comparés désavantageusement et les langues africaines sont le moins possible évoquées comme les actes de parole subséquents l'agrémentent.

2.2. Les actes verbaux

Les actes verbaux se traduisent par les monologues et les dialogues qui se développent dans le roman. Nous ne retenons que les propos de Meka (monologue) et quelques-unes de ses répliques pour élucider l'hyperbole et l'implicite à travers les métaphores et les comparaisons. Plus loin, des aperçus sont convoqués afin d'être discutés.

1) « Et moi, pauvre homme mûr, je suis obligé de laisser mon crâne rôtir au soleil comme un margouillat »

Cet exemple détaille la pensée d'un homme candide qui devient conscient de son statut de colonisé devant subir le martyre sous le soleil, non pas comme un margouillat, heureux de son position, mais comme un sujet loyal. Meka utilise des verbes d'action explicitant son calvaire : « obligé » et « rôtir » comme un animal qu'on met à cuire sur du feu. Une résignation qui conduit au rejet et à la mort des valeurs ancestrales camerounaises.

2) «Ô femme aussi faible que les apôtres du Seigneur sur le mont des oliviers»

Meka compare sa femme aux apôtres qui se sont endormis sur le mont des oliviers pendant que Jésus-Christ priait. Implicitement, il s'identifie à ce messie, envoyé pour sauver les Nègres de leurs pratiques paresseuses. Il compare sa femme à une personne qui ne l'assiste pas au moment le plus opportun comme ce jour où il est mandé de se rendre chez le commandant. Même en faisant preuve d'intertextualité, il n'évoque pas une tradition africaine, une maxime ou un proverbe africain : Meka confirme l'annihilation de la culture africaine au profit de celle imposée. Ses pairs pourtant, y font référence pendant les discussions, mais Meka trouve son réconfort, sa force et son courage dans le christianisme et non dans le culte des ancêtres ou encore des dieux africains, comme il l'énonce ci-dessous.

3) «Sûr que je sens-là, sous ma vieille poitrine la foi battre».

La métaphore, la comparaison et l'hyperbole sont employées pour dévoiler la maltraitance de la domination et la soumission d'une catégorie de Noirs. Cette obédience qui est portraiturée comme une fatalité semble ne pas se décoller du Noir même au 21^e siècle. Le Noir succombe à une colonisation culturelle destructrice inexorable de son identité culturelle et de sa conscience d'appartenance en premier à un continent.

3.Aspects d'une (néo) colonisation dans Le « *vieux nègre et la médaille* »

3.1. La religion et la mission civilisatrice occidentale

Meka est le témoin de la mission civilisatrice de l'homme Blanc, du colon auprès des indigènes. Il s'établit en garant de la transmission de cette civilisation. Comme Mbumburwanze (2011) l'affirme, il est le témoin « *identifié, choisi et appelé par le Père* ». En effet, il « *habitait une petite case misérable au village dont la Mission portait le nom [...]. Il avait eu la grâce insigne d'être le propriétaire d'une terre qui, un beau matin, plut au Bon Dieu. Ce fut un père blanc qui lui révéla sa divine destinée.* » (16) Meka s'empresse de répondre positivement à l'appel du Père : « *Comment pouvait-on aller contre la volonté de Celui-qui-donne ?* » (16). Obéissant aux règles, respectant la Parole divine, Meka préfère « ne pas pécher » et consentir délibérément de céder ses propriétés à la mission catholique. Quel meilleur moyen d'exprimer sa gratitude et son infinie croyance en Dieu ? L'ironie manifeste de la question posée par le narrateur présente l'action des missionnaires comme identique à celle de leurs congénères laïcs : spolier les Noirs au profit des colons, « façonner » le Noir à la mission « assimilationniste » de la France. Le « Père », équivalent de la « mère » France peut prendre, déposséder qui elle veut à volonté:

c'est une mission divine. En revanche, l'auteur ne mentionne pas une aussi grande charité de la part de Meka envers ses co-villageois. Au contraire, ce dernier se détourne d'eux et de leurs usages de solidarité (cf suite de l'article) et de partage fixé par le droit coutumier.

En revenant au christianisme, Meka, comme les autres ouvriers indigènes, travaille gracieusement sur les terres pour recevoir de manière éloquente « *le merci du prêtre, la communion ou la grâce et l'indulgence du bon Dieu* » même si la confession n'est pas gratuite du côté des missionnaires. Il travaille comme tous les Noirs à l'épanouissement de la France, c'est-à-dire à « *faciliter l'œuvre de la France dans ce pays* » (26). C'est pourquoi, « *Il suivit, enthousiaste, l'édification du quartier du Seigneur sur la terre de ses ancêtres.* » (16) car Meka « *avait été recréé par le baptême* ». Témoin « naïf » et heureux d'accomplir une mission pour le Père (voire la mère). C'est la raison pour laquelle, « *Meka était souvent cité en exemple de bon chrétien à la Mission catholique de Doum.* » (16) et qu'il méritait que lui soit décernée, une médaille. Cette médaille qui symbolise le succès du Noir dans sa transformation, dans son assimilation à la culture française, à la négation voire l'extermination de ses fondements culturels, ou dans une moindre mesure une hybridation qui marque le début d'une dégénérescence culturelle.

Meka est également détenteur et promoteur de la civilisation catholique auprès de sa famille :

Meka était en avance sur le 'bonjour du Seigneur' [...] ô femme aussi faible que les apôtres du Seigneur sur le mont des Oliviers ! Tu ne sais que je dois me présenter très tôt chez le commandant. Prions !... [...] Au nom du Père... Ils prièrent d'une voix monotone et chantante, agenouillés sur le lit de bambou

Qu'est-ce qu'il y a de mieux sinon de montrer ostensiblement la symétrie entre sa prière et celle entonnée par le prêtre en latin ? Tous les dogmes sont respectés en tant que nègre intégré dans la civilisation française : la connaissance des versets bibliques, la voix chantante et monotone, à genoux, le « Notre Père » récité très tôt en matinée. Meka n'exprime pas un degré équitable de foi envers les croyances traditionnelles et les langues y relatives car il prie en latin.

Au-delà de la cellule familiale, Meka exhibe sa foi catholique en homme civilisé dans les lieux publics ou chez des voisins: protection par « saint Christophe » (132), « un signe de croix », récitation « un pater », un « ave » (135). De manière analogue, lorsqu'il se fait embarquer, il ne manque pas d'invectiver le policier en ces termes : « - Je suis chrétien, ô garde ! Et le mensonge est proscrit dans la bouche qui reçoit le Seigneur... ô garde ! » (138); « Dieu vous voit ! » (143). Cet avertissement marque sa foi inébranlable en sa religion à lui apportée par les missionnaires.

En bon exécutant de la politique assimilationniste, véhiculée par les missionnaires blancs, Meka est envié par ses pairs, pareillement à tous ceux qui parviennent à côtoyer l'Occident de près. À l'image d'Engamba qui certifie que « *Meka est de ces gens bien nés qui auront eu le bonheur sur la terre et au ciel [...], le chameau qui passera par le trou de l'aiguille...* » (68). Les Africains bénissent et apprécient ceux qui ont le bonheur d'être dans les bonnes grâces des Occidentaux. Même s'ils y perdent tout comme Meka : « *Ils ont tout pris à Meka, ses terres... ses fils... [...] tout... tout...* » (184). La souffrance de Meka, égale à celle de Job dans la Bible, se profère par des prières qu'il sait être au-delà de toute religion animiste, indigène :

Dieu Tout-Puissant, [...]. Toi seul qui vois tout ce qui se passe dans le cœur des hommes. Tu vois que mon plus cher désir en ce moment où j'attends la médaille et le Chef des Blancs, seul dans ce cercle, entre deux mondes [...], oh! Mon Dieu! que tu fis différents, mon cher et mon grand désir est d'enlever ces souliers et de pisser...oui de pisser. [...] Je te prie de m'aider dans cette position sans précédent dans ma vie, au nom de Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ainsi soit-il... (99)

Bref, Oyono jette un doute systématique sur les bonnes intentions de ceux qui prétendent sauver l'âme des Noirs de la damnation. Il y est mis dans le même sac, laïcs et missionnaires blancs (Adama Ndao). Ce doute s'estompe lorsqu'une observation de la société postcoloniale est effectuée : la religion reste « l'opium du peuple » (Karl Marx). Le Noir devrait se comporter comme un « Blanc » pour être « civilisé ». Il est véhiculé aux jeunes Africains l'oubli délibéré de leurs cultures, de leurs vertus et de leurs langues maternelles pour s'attacher à celles qui sont salvatrices chrétiennes : le latin, le français et l'anglais.

3.2. Culture traditionnelle et modernisme : vers une dissolution programmée

Oyono commence par rappeler aux originaires de l'Ouest du Cameroun, le culte des crânes. Il débute avec la narration d'une histoire relative à la conservation d'un crâne supposé appartenir à un patriarche du clan. Plus encore, lorsque c'est une situation de guerre, le crâne de l'ennemi est exposé comme un avertissement ou un trophée devant la porte ou dans la case du plus valeureux guerrier. En effet, Meka était dépositaire d'une 'tête d'ennemi' tué lors de la guerre de colonisation entre les Noirs et les Européens. Ce crâne d'Allemand lui fut confié par tout le clan « lorsqu'il tua sa première panthère » (151-152). Son premier trophée en tant que combattant pour la liberté et protection du patrimoine camerounais. Mais, son appartenance à la nouvelle civilisation a entraîné une rupture car il « l'avait jeté dans une rivière le jour de son baptême. » (152). Il bafoue la culture africaine en jetant un trophée important et symbolique pour servir son nouveau maître, sa nouvelle patrie : la France.

Plus loin, il rompt sciemment les interdictions en offrant à son neveu les boyaux de moutons interdits à la consommation chez les mineurs (« Il n'y avait que les hommes mûrs qui devaient en manger » (16) au risque de perdre sa virilité et de devenir irrespectueux. La tradition beti (au Cameroun) le stipule clairement : les boyaux de mouton sont interdits aux jeunes au risque de les voir perdre leurs facultés reproductrices ou dans une moindre mesure de devenir arrogants. C'est pourquoi, Oyono expose un des faits ainsi :

- O mes aînés ! dit timidement Mvondô qui, les yeux baissés, tripotait le nœud de son pagne. Je sais que je n'ai pas droit à la parole parmi vous mais j'ai déjà mangé des boyaux de mouton...
- Qui est-ce qui lui a permis d'en manger? fulmina quelqu'un en l'interrompant.
- Ça, c'est une honte ! c'est une honte ! protesta l'assistance. Une rumeur hostile monta dans la foule [...] Les commentaires fusaiient de toutes parts. [...] On demanda le nom du propriétaire du mouton dont Mvondô avait mangé les boyaux, bien que tout le monde pensa à Meka. On s'indignait. Ainsi il y avait des gens qui faisaient les Blancs dans ce village! Quelle honte! Manger un mouton entier en cachette et autoriser les petits à en manger les boyaux sans en avertir le village! (168-169)

Meka, dans ses actes, transfère à ses semblables la marque occidentale : la liberté d'agir impunément à tout moment. Véridiques ou non, la pléthore de points d'exclamation et la dernière remarque met en exergue deux faits :

- l'avarice de Meka « *Quelle honte! Manger un mouton entier en cachette et autoriser les petits à en manger les boyaux sans en avertir le village!* » (169) ;
- le rejet de la barrière entre adultes et enfants en permettant à ces derniers de consommer les aliments autorisés uniquement aux aînés.

En s'alliant à la culture occidentale, Meka regrette de n'avoir pas commis un autre impair : n'avoir pas dégusté de la viande de tortue pourtant prohibée chez les peuples du Mbam (au Cameroun). Les Mbamois ne consomment pas de tortue sous peine de malédiction des ancêtres car, la tortue est un symbole mythique de protection de ce peuple qui a traversé le fleuve Sanaga (au Cameroun) sur son dos. Et c'est avec beaucoup d'amertume et un peu d'ironie qu'il affirme au lendemain de sa décoration : « C'est dommage que je ne puisse jamais rien trouver de pareil, dit Meka, dommage que je n'aie pas mangé de tortue » (186). Sous un autre angle, il aurait également pu manger de la tortue pour être plus rusé, sage et intelligent afin de ne pas avoir subi les événements de la veille : l'ivresse, la prison, l'humiliation et la perte de sa médaille.

L'art vestimentaire est remis sur la sellette. Aujourd'hui, s'habiller en référence à l'Occident est une marque de civilisation et de modernité. C'est pourquoi, Meka porte une « demie soutane » même si celle-ci va lui valoir une humiliation cuisante et une perte d'argent exprimé ironiquement par la description d'Oyono : « La tête baissée, il retira sa veste et, excédé, la lança sur l'étagère. –Mes économies ont-elles donc été jetées à la brousse? » (86). La dernière phrase exprime la conscience d'une exploitation et d'une humiliation subie et acceptée. Le même calvaire est exprimé à propos de ses chaussures qui le martyrisent mais qu'il doit porter pour se faire beau devant son maître blanc et en fonction des désirs de celui-ci.

Il prit le soulier que lui tendait sa femme. Il serra les dents. Une goutte de sueur tomba entre ses jambes. Il étreignit un peu plus fort ses orteils puis les enfonça dans le soulier. Il se leva pour donner plus de poids à son talon qui s'y enfonça avec un bruit d'un baiser sonore. [...] Les incisives rivées sur la lèvre inférieure, il se leva, fit quelques pas. Il était subitement devenu pied bot. (88)

D'après Mbumbuwanze (2012 : 86), « la tenue du Père est une métaphore de l'oppression coloniale pour l'indigène et ce qu'elle lui pèse et limite ses mouvements en enserrant son corps ». Meka est contraint d'accepter cette nouvelle forme de domination qui ne s'exprime pas par une brutalité mais par une exigence : « être un français à la peau noire ».

4. La néo-colonisation ou le stratagème du leurre de l'indépendance

Malgré toutes les promesses civilisatrices et émancipatrices, les indépendances arrivent comme des médailles octroyées aux indigènes méritants. Symbolisées par le port d'une veste trop large et les chaussures inconfortables (comme toutes les règles imposées aux Noirs en quête d'indépendance et de notoriété), les promesses s'illustrent à travers des simulacres d'actes philanthropiques qui finissent par exproprier les Noirs de leurs terres, déposséder les noirs de leurs civilisations originelles et surtout, les emprisonner et les humilier.

- Les règles de la néo-colonisation : souscrire aux conditions pour accéder aux indépendances, perpétuer le respect de la France comme Mère-patrie à travers l'usage du franc CFA (symbole de l'appartenance de l'Afrique à une communauté française), utiliser la langue française et effectuer ses études en français. Ces règles s'illustrent dans *le vieux nègre et la médaille* par les conditions à lui imposées pour obtenir la médaille. Parmi ces règles, il s'agit pour Meka, de céder sa propriété aux missionnaires, ses enfants pour servir la France et sa culture, porter des vêtements et des souliers plus petits et inconfortables, etc. Le fait d'accepter ces conditions est dès lors, un indice d'une acculturation croissante du Noir.

- Les actes de philanthropie : il est loisible de citer comme exemples, les bourses de la francophonie, les largesses occidentales (comme Meka et sa médaille, ou encore le carton de boîte de sardines offert par le grec), les aides au projet pour pays francophones, etc. Pour bénéficier des actes philanthropiques francophones/français, les projets doivent toujours servir la France et la langue française au risque de se voir refusés. C'est pourquoi Oyono le souligne à travers les paroles du commandant qui lui annonce la nouvelle : « La médaille que nous te donnerons veut dire que tu es plus que notre ami » (26). Plus loin, il est précisé que, « cette médaille était celle de l'amitié, de l'amour et du respect que les Blancs voulaient témoigner à Meka » (70) qui avait donné ses terres à la Mission, et ses enfants, à la France ».
- L'humiliation : certains chefs d'Etat de l'Afrique francophone vivent les mêmes turpitudes humiliantes que Meka. Ces derniers sont des élus qui se voient assistés et hissés au rang de chef d'état avant d'assister à leurs propres déchéances publiques. Ils peuvent se retrouver en prison comme Meka qui a servi le Père (ici la Mère France) en tout honneur, lui sacrifiant son identité.

Les Africains sont indépendants et jouissent de leur liberté apparente. Ils contiennent toutefois à délaisser leurs cultures, leurs langues maternelles et identités au profit des cultures des anciens colons et des langues de ces derniers pérennisant ainsi la destruction progressive du patrimoine culturel africain.

5. Meka : un exemple d'élite à l'africaine

La littérature africaine, pendant les années de lutte pour les indépendances et celles postcoloniales, abordent les questions de la résistance, de la violence coloniale, de l'impérialisme culturel, de l'hybridation des peuples noirs, du déracinement, du développement, de la coopération, etc. qui constituent le soubassement de la destruction culturelle. Il est à noter que, comme Ferdinand Oyono, les auteurs avant les indépendances, prenaient la responsabilité de divulguer les méfaits du colonialisme et surtout de l'aliénation y afférente.

Avant les indépendances, certains auteurs, au lieu de révéler les violences du colon contre ses sujets, prônent la violence comme une arme à utiliser par le « Nègre opprimé ». Fandio (2006 :35) reprend les propos de Mongo Beti pour le rappeler :

Le corollaire de la violence de l'envahisseur devenu occupant, affirme l'auteur de *Main basse sur le Cameroun*, c'est la violence légitime de l'Africain opprimé

sur la terre ancestrale, spolié de son bien et de lui-même, réduit au rang de la bête. [...] La violence de l'Africain opprimé n'est pas un choix, mais une fatalité. L'Africain est condamné à user de violence, à moins de se résigner éternellement à l'esclavage. »

La violence n'est pas analysée uniquement dans le sens de la dénonciation mais également dans celui de l'appel du peuple à se réveiller. Telle est la responsabilité des élites (propriétaires de biens, anciens et nouveaux fonctionnaires, religieux, etc. comme Meka) d'amener les Noirs à se décoloniser et non d'être les témoins et élus inactifs de l'aliénation noire sur tous les plans. Car, bien que certains comme Georges Hardy reconnaissent aux « indigènes de [leurs] colonies africaines [...] une histoire et des historiens » qui est « la somme des traditions ethniques sur l'origine des sociétés africaines, leurs rapports dans le passé, leurs grands hommes, leurs transformations souvent miraculeuses [...] », l'assimilation culturelle reste de mise, favorable à l'éradication de la culture africaine. Les élus sont forgés, façonnés à l'image de la France. Le résultat est visible sur les élites africaines car pour eux, seule la langue française reste la vraie langue d'instruction. C'est le cas au Cameroun et dans d'autres pays d'Afrique noire francophone qui ont réduit les langues africaines à un usage folklorique ou clanique et interdit celles-ci à l'école. Mais, toujours grâce à l'ancien « maître », ils les ont réintégrées à l'école comme matière. Les élites camerounaises recommencent fièrement, au vingt et unième siècle, à enseigner le duala, le ffulde, le beti-fang et quelques autres langues locales aux élèves en français. Ils se font soutenir dans cette tâche par les organisations internationales comme l'AUF et l'OIF sous le couvert d'IFADEM, d'Elan-Afrique, etc. Cette métaphore est semblable à l'histoire de Meka. Il est assisté par le Colon pour organiser sa réception relative à « la médaille » qui lui est décernée et qu'il mérite.

Le génocide culturel est évoqué par Ferdinand Oyono lorsqu'il a commencé à décrire un monde dans lequel le Camerounais est moderne. Ce nouveau monde moderne à l'africaine qui serait l'exacte réplique de l'occident même s'il faille subir « des souliers trop serrés ». C'est pourquoi, reprenant les pensées de la majorité des Africains, « vivre à l'européenne, c'est vivre mieux ». Les avantages sont nombreux : soins médicaux et non tradi-praticiens, immeubles et non des huttes et des cases, moyens de transports (train, avion, voiture) et non âne, cheval, etc. Sur le plan culturel, c'est encore plus vivace : plus de dot, égalité homme-femme, présentation et service à table, art vestimentaire, distractions dans les salles de cinéma, mariages interethnique et interracial, liberté de parole, etc. « C'est vouloir vivre une idylle civilisée » (Wole Soyinka, 1968,12).

Conclusion

Cet article a essayé de répertorier les actes du langage et les métaphores qui mettent en exergue les prémices d'un génocide culturel préparé dès les premières colonisations. Ces actions coloniales reconstruites semblent se perpétuer à l'ère postcoloniale. Meka est donc le symbole de ce parcours dégénérescent culturellement qui s'illustre en premier par une école occidentale pour les Africains. En second, un don en nature ou en argent par le Colon pour protéger les croyances non camerounaises et remercier une soumission du colonisé à ses maîtres. Enfin, la déchéance par une récompense souvent frustrante pouvant s'achever par une perte de la dignité. Ce parcours quotidien de l'intellectuel, de l'élite africaine est un gage de succès qui ne va pas sans entraves à l'image de Meka. Mais si le développement de cet article présente les frustrations créées par la domination et la sacralisation d'un peuple sur l'autre, il ne présente que partiellement la volonté intime de l'Africain à s'identifier au Blanc, à l'occident et surtout, l'envie que celui-ci suscite lorsqu'il parvient à être cet « hybride » que lui-même ne sait pas et à participer au génocide culturel de son patrimoine. C'est pourquoi il ne faudrait pas oublier de se poser la question de savoir si la situation de continuelle dépendance n'est pas une volonté de l'Africain qui désire vivre à l'Occidentale et si possible en occident toute sa vie afin d'échapper à cette culture grégaire et dépassée.

Bibliographie

- Adama Ndao, <http://lireunlivreplaisir.blogspot.com/2008/05/etude-de-le-vieux-negre-et-la-medaille-de.html> [consulté le 01 juin 2016].
- Beti, Mongo. 1999. « Je doute que les Français aient manipulé qui que ce soit », *La Nouvelle expression* n° 572 du 29 septembre.
- Fandio, P. 2006. *La littérature camerounaise dans le champ social*. Paris : L'Harmattan.
- Flannigan, A. 1982. « 'The Eye of the Witch' : Non-Verbal Communication and the Exercise of Power. In: Une Vie de Boy ». *The French Review* 56 : 1 : 51-63.
<http://www.arabesques-editions.com/revue/francophonie/article043101.html>
- Mbumburwanze Shamba Nzapfakuminsi, 2012. *Sous le spectre du père : Poétique et politique de la dépendance et du sevrage dans Le roman postcolonial africain*. Thèse de doctorat, Queen's University, Kingston, Ontario, Canada.
- Mendo, Ze. G. 2009. *Ethnolyrique et sociolinguistique*. Yaoundé: Éditions CLE.
- Oyono, F. *Le vieux nègre et la médaille*. Paris : Julliard, 1956.a
- Wilberforce A. Umezina. 1975. *La religion dans la littérature africaine : étude sur Mongo Beti, Benjamin Matip et Ferdinand Oyono*, Presses universitaires du Zaïre, Kinshasa, 185 p.
- Wole, Soyinka .1968. The writer in a modern African state. In: P. Wastberg (ed), *The writer in modern Africa*, UPPSALA, p.21- 40.